

MARIE-AUDREY SIMONEAU

TERRE MER

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

BRIGITTE ALARIC	CHRISTIAN KIEDY
SUZETTE ASTRUC	ÉRIC LE BRUN
ANNE BAUCHERON	MARIANNE LOPEZ
DAVID BAUX	CAPUCINE MANDEAU
FATIMA BELKHODJA	STÉPHANE MIRABEL
CHARO BELTRAN	SANDRINE LEELOO
KARINE BERTIN	MONTOYA
ANNIE BOCCARA	SABINE PERNETTE
DOROTHÉE BOCCARA	ANGÉLIQUE RENIER
GUILLAUME BOUDART	OLIVIER RIOUX
EMMANUELLE BUNEL	SÉVERINE RIPART
CATHY CAUSSE MAROLLEAU	LAURENT ROBIN
AURÉLIE COSTE	DAVID SAINHAS RODRIGUES
CHRISTIAN CRASSOUS	ALAIN SIMONEAU
JULIETTE DI SCALA	FRANK SIMONEAU
CYRIL DOUAY	ISABELLE SIMONEAU
CÉCILE DRACIUS	JOSETTE SIMONEAU
KARIM GHIYATI	JULIE SIMONEAU
PATRICK GIRARD	MÉLANIE SIMONEAU
ILÈNE GRANGE	LE GRÉZAUSE
ISABELLE HAAS	DÉSIRÉE SNACKÉY
RENAUD HESSE	FABIENNE TUAL
FATIMA KERROUCHE	

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-37916-960-1

Dépôt légal : janvier 2022

« Quelle belle couleur que la couleur noire,
l'envers obscur de nos rêves ».
Maryse Condé

Un grand merci à celles qui m'ont accompagnée dans les premiers balbutiements d'écriture de TERRE MER :

Karine Bertin qui a décelé ma « plume », Adeline Feugey, qui m'a relue, conseillée et soutenue sans relâche, Emmanuelle Bunel qui m'a aidée à remanier mon texte afin qu'il soit porté sur scène et enfin, ma mère, ma Josette doucelette, qui m'a secondée pour toutes les parties d'écriture créole et a suivi pas à pas l'évolution de Jeanne et Reine, les matrices.

PROLOGUE

MARIE

Je suis une *laminiaire*, algue portée par les vents de terre et de mer, je lutte contre ces vagues

Les vagues qui, d'un continent à l'autre, charrient rancune, racisme et intolérance

Ces vagues que contrecarrent les bras de mer et de terre pour nous bercer, nous consoler et créer le détroit d'un nouvel horizon...

Je rêve de l'horizon d'une nouvelle vague, comme une ancre lancée

Pour que les tentatives de pacification, de réconciliation à travers siècles, que la lutte des esclaves vendus, pourchassés puis libérés ne soit pas vaine...

Une vague d'espoir, lancée pour que chacun ait sa place
J'en reçois l'écume et la porte aujourd'hui, en moi et avec vous.

Yé Kric !

Yé Krac !

Il était une fois...

Plongée dans mon enfance en Martinique, je me souviens...

Je revois le conteur enchanteur...

Yé Kric !

Yé Krac !

Je me revois, l'écoutant...

Sa voix...

Brune, profonde, sucrée, une voix d'épices, un chemin alternant le rugueux et l'arrondi, une peau de cannelle. Le créole du conteur, voix métisse d'anglais, espagnol, caraïbe et français me parvient, mais je ne le comprends pas...

Amputée de ma langue...

Je suis née en Martinique, mais n'y ai pas vécu assez longtemps pour être intégrée, acceptée.

Et l'histoire de Ti-jean l'enfant roi glisse sur moi...

Yé Kric !

Yé Krac !

Conteur enchanteur !

Moi aussi je veux être reine, souveraine en mon domaine !

Conteur, toi qui sais tisser les chemins d'or et de lumière, transporte-moi !

Je cherche des réponses, je m'accroche aux racines, aux bribes de souvenirs des *arawaks* et des *caraiibes*, j'aimerais être *soukhougnan*, un fantôme...

Miroir de fumée qui traverse les âges, parle la langue des sages.

Je me vois dans mon miroir, métisse, comme un témoin, une liane amère des liens tissés pendant l'esclavage

Je cherche mes racines, cet arbre rhizome, celui de ma famille...

Arbre de généalogie fracturée,

Raconte-moi notre histoire...

Yé Kric !

Yé Krac !

Blanc coton, blanc colon, du cri du coton noir en sang
s'élève, mystérieuse, l'ébauche de deux visages : Jeanne et
Reine, les matrices...

De l'esclave, vous avez toutes deux connu la doulou-
reuse condition.

Jeanne, mon ancêtre, Jeanne l'Africaine du Bénin...

Le cri des champs de coton, tu ne le connais que trop,
inscrit dans ta chair en fines particules...

Je le sais, le sang ne ment pas, tu es des miennes...

PARTIE UN

JEANNE L'AFRICAINNE DU BÉNIN

Yé Kric !

Yé Krac !

Écoute-moi... moi, Jeanne la silencieuse, de ma langue, je vais dénouer le sort, la laisser te livrer le fil magique par lequel fut préservée et tissée notre lignée...

Il était une fois...

Le Bénin...

Les maîtres n'ont jamais pu m'en éloigner, j'étais reliée dès l'enfance au chant des sources, des feuilles, grâce à ma mère, la sorcière guérisseuse.

Elle me l'avait enseigné ma mère, qu'une terre est inscrite en nous au-delà du temps et des distances et que la parole n'est juste qu'utilisée à bon escient.

Pour cela, il y avait Doumé, le sage, la mémoire du village. Sur le bout de sa langue, le monde animal, végétal et humain se tutoyait en toute liberté et harmonie.

Sa voix nourrissait notre âme et allait par tous les vents transmettre notre histoire.

Temps béni où le corps n'était pas dissocié de l'âme, où chacun avait sa place, sa fonction dans la communauté.

Dès l'aube, du *pipirite* chantant à la rondeur de lune, qui

au pilon, qui au travail des champs, qui donnant le sein, qui à la chasse, qui à l'alimentation du feu...

Ma mère et moi laissons pas nous porter à l'instinct, là où le cri sec de la feuille coupée ne serait pas vengeur, là où le sang sève serait bienfaisant et généreux.

Puis vint ce jour maudit...

J'étais au sommet de mon arbre refuge, mon cher fromager, c'est de là que je les ai vus.

Quel peuple étrange, à la peau hibiscus changeante : du saumon, du rose virant à l'écarlate !

Nous n'avions jamais vu ça, curieux, une poignée de miens s'offre en pâture, bras et visages ouverts...

Leurs bras... tranchés, lacérés puis jetés au brasier.

Du fond de mon gosier, un hurlement volcan.

Ma terre, abreuvée du sang de mes pairs, comment ont-ils pu te détourner de ta bienveillance ?

Terre cratère, cendres...

Dans ma bouche, ma gorge, cendres à jamais...

Je descendis et je sentis ton regard, Doumé, ton dernier regard sur moi... Tu me nommas gardienne de notre histoire, tu me donnas la patience et la persévérance comme sœurs d'armes.

Puis je fus séparée des autres survivants, nous étions dispersés au gré des ventes d'esclaves.

Je fus livrée à la mer, sur un bout de bois immense, une étrange case construite en cage où nous étions coupés des signes du ciel.

De sables en vagues étrangères, je ne sais combien de lunes s'écoulèrent avant de trouver une nouvelle terre.

Qu'elle était étrange ! comme vidée de l'énergie ocre de ma terre d'Afrique, elle avait la blonde pâleur de la bouillie de mil du matin.

Ils nous débarquèrent et il y eut cette longue marche sur un sol brûlant, les chaînes et le fouet reptile qui sifflait sur nos chairs...

Mais mon âme était intouchable, les yeux baissés au sol, j'étais en quête de signes...

Autour de nous il n'y avait que du coton, du coton, à perte de vue, à perte de dos... ces grandes étendues de dos d'hommes ou de femmes courbés en un seul geste : la coupe, la récolte, la coupe, la récolte, la coupe, la récolte !

Le souvenir de mon peuple liane me fit me redresser, ce sont mes racines qui m'ont fait remarquer.

Mon horizon était barré par deux hommes, l'un à la peau de serpent mordoré, l'autre à la peau d'hibiscus.

Avec un rire gras comme la sève d'aloé, ils se saisirent de moi et je dus les suivre.

La suite, femme, dois-je te la conter ou l'as-tu devinée...

Sans rite purificateur de ma mère, sans youyous encenseurs, l'origine de mon monde fut maintes fois visitée, dévastée...

Femme, peux-tu entendre l'inécoutable ?

Mes dents serrées sous leurs assauts ne retenaient pas des cris de souffrance, mais un rire

irrépressible...

Ils avaient semé la graine, assuré la survie de ma lignée !

Ils m'avaient armé sans le savoir en se délivrant de leur marigot brûlant...

Et le silence se fit en moi : silence, silence, patience, patience, patience...

L'homme à la peau de serpent mordoré interpréta ce silence comme un consentement.

Je l'entendis négocier avec l'homme hibiscus dans une langue inconnue et celui-ci, non, sans nous avoir gratifiés d'un sourire méprisant, accepta sa demande.

L'homme serpent me mena avec une étrange douceur à un lopin de terre accolé à une case minuscule.

Les sages ne m'avaient pas abandonnée, comme un chemin retrouvé, j'allumais un feu et mis eau, herbes, épices et le plantain dans laalebasse *coui*.

L'homme m'observait, médusé, comme ensorcelé par la rapidité et la précision de mes gestes.

Quand vint le moment de goûter, il ne sut si c'était magie blanche ou noire, car, de son quotidien, je venais de faire un festin.

Celui-là m'était acquis, stratégie vieille comme le monde que de tenir un homme par le ventre et le royaume du bas.

Il m'entraîna vers la case blanche immense de l'homme hibiscus devant lequel il s'inclina. Il lui parla en me désignant.

À ses côtés, une femme hibiscus me dévisagea d'un regard de fleuve troublé. J'apprendrais par la suite qu'elle souffrait d'une maladie que l'oppresseur nommait « mélancolie ».

Pendant quelques lunes, je fus consignée avec une autre sœur de peau dans une pièce remplie d'ustensiles étranges : j'appris dans l'urgence langue, cuisine et culture de ceux que cette sœur nommait « maîtres ».

Puis ma science me fit sortir de l'ombre où j'aurais pu rester :

Je trouvais la feuille qui apaisait par instants l'étrange mal

de la femme du maître et devint par là même indispensable au voyage.

Je repris donc la mer à leurs côtés, accompagnée de l'homme serpent, l'amérindien dans leur langue.

Au bout du voyage, ce fut une nouvelle terre, avec de la canne, à « perte de vue » : même dos courbés, même servitude : coton, canne, indigo, café : même chose, *mèm bagaye*...

Cette île, la Martinique, Madinina « l'île aux fleurs », « l'île aux femmes » en langue des maîtres...

En langue du peuple de l'amérindien « *wanakaera* », l'île aux reptiles... ceux que je voyais s'enfuir lorsqu'un feu était lancé avant la coupe de la canne, se tapissant sournoisement dans l'ombre pour attendre leur heure.

Tout comme eux je devais attendre, masquer ma révolte sous une passivité trompeuse. Servir ces sirops de canne aux épices dont j'avais le secret, si appréciés par les maîtres dans leur punch : sirop venin, de sang, de sueur d'esclaves.

À chaque gorgée, je rêvais de les voir s'étouffer, suffoquer, succomber...

Et le temps passait, l'enfant annonçait sa venue.